

Esquisse de la mentalité malgache

Nous voudrions donner ici une esquisse de la mentalité malgache telle qu'elle nous apparaît après de longues années passées dans l'île. Notre but n'est pas de la juger, mais d'en exprimer en français, avec des mots communs et des notions connues, les traits principaux, en essayant à chaque fois d'en indiquer une explication possible. En effet, la mentalité malgache, tout à fait différente de la mentalité française, porte la marque de l'insularité et le poids du passé historique, reflète les croyances religieuses et les conditions de la vie sociale. La situation coloniale lui donne une tonalité particulière avec autant de force que la situation rurale de la très grande majorité des habitants de l'île. Et si certains traits peuvent paraître sombres, il faut considérer que le temps n'est pas arrêté et que bien des aspects positifs et lumineux se dégagent qui devraient s'affirmer progressivement dans un proche avenir.

*
**

Le premier trait de la mentalité malgache qui frappe l'observateur européen est son altérité, sa profonde différence, qui le dépayse et lui facilite les remarques. C'est, par exemple, de compter de un à cinq sur les doigts de la main en repliant successivement l'auriculaire, l'annulaire, le majeur, l'index puis le pouce, alors que les Européens font l'inverse et étendent les doigts, pouce en premier pour finir par l'auriculaire.

C'est aussi de répondre, avec une parfaite logique, oui ou non à une question selon que la réponse est affirmative ou non, mais aussi, selon que la question est ou non positive. Ainsi, à l'interrogation : « L'as-tu vu ? » un Malgache répondra « oui » s'il l'a vu et « non » s'il ne l'a pas vu. Mais à la question : « Ne l'as-tu pas vu ? » ou « Tu ne l'as pas vu ? » répondra « oui » s'il ne l'a pas vu et « non » s'il l'a vu.

L'Européen remarquera aussi que bien des Malgaches attachent plus d'importance au nombre de têtes de leurs troupeaux qu'au poids des animaux, plus d'importance à la robe ou à la forme des cornes de leurs bœufs qu'à leur embonpoint ; que les Malgaches se privent du nécessaire, s'endettent, vivent dans des cahutes misérables pour avoir la satisfaction d'édifier un somptueux tombeau familial.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 22951

Cote 7

B

Mais il ne serait pas d'une très grande utilité de collectionner ainsi tous les traits qui paraissent étranges. Il vaut mieux, ayant constaté que la mentalité malgache est autre, différente, essayer de la comprendre, d'en dégager les grands faits, les grands ressorts qui la font être ce qu'elle est.

*
**

Il faut noter tout d'abord le fait que Madagascar est une île, étendue il est vrai, mais séparée des terres importantes qui bordent l'Océan Indien par de vastes espaces maritimes. Et l'insularité implique généralement un isolement plus ou moins grand et, corrélativement à l'ignorance du reste du monde, un certain repliement sur soi. Aux conséquences de l'insularité Madagascar n'a pas échappé ; on y confond tout ce qui vient de l'extérieur, Chine, Inde, Afrique, Europe ou Amérique, par les mots « Outre-Mer » (*an-dafy*) et qui ne correspondent évidemment à rien de précis.

*
**

A cette insularité qui limite le monde connu aux proches rivages de la mer s'ajoute le poids d'un passé dont la connaissance historique ne remonte guère au delà de deux siècles. C'est l'existence de castes, abolies théoriquement il y a une soixantaine d'années, et qui compartimentent la société en groupes dont certains refusent l'exogamie. Ces anciennes castes nobles ou libres, en même temps qu'elles ont de solides qualités et de très réelles aptitudes au commandement, à l'enseignement, à la magistrature ou aux affaires commerciales, ont souvent aussi des complexes qui teintent d'une supériorité parfois trop condescendante leurs rapports avec les autres membres de la société malgache. Inversement, l'ancienne caste serve ne se dégage que très difficilement de son statut social antérieur, qu'elle tient elle-même pour une tare indélébile qui la disqualifie pour certaines charges ou professions ou les lui fait exercer dans des conditions qui manquent de sérénité. Et il ne s'agit là que d'une infériorité purement subjective, car autant les descendants des tirailleurs dits « Sénégalais » sont fiers de leur ancêtre africain, autant les membres d'un groupe ethnique constitué par la postérité d'Africains importés dans l'île au temps du trafic du « bois d'ébène » se considèrent encore comme placés au ban de la société et dans une situation inférieure irrémédiable.

A ces séquelles des anciennes castes on peut rattacher encore le respect religieux dont jouissent certains chefs traditionnels, « princes » ou « rois » (*mpanjaka*) malgré leur insuffisance notoire, leurs défauts ou leurs vices évidents.

On peut aussi y rattacher des sentiments troubles, larvés, qui socialement se traduisent par l'esprit de clocher, mélange de jalousie et de vanité, qui pousse certains groupes, familles, associations, villages ou villes, voire même des communautés chrétiennes, à de stériles luttes de préséances : avoir le plus haut clocher, tuer le plus grand nombre de bœufs pour telle cérémonie, dépenser plus d'argent que quiconque pour un retournement de morts (*famadihana*). Cet esprit de clocher provoque parfois une utile émulation, mais présente surtout de sérieux inconvénients, car il interdit presque totalement la coopération et l'unité d'action entre les divers groupes.

Le poids du passé peut passer ici pour un paradoxe, car le passé malgache semble vide. On ne connaît pas de champion, de héros, de figure légendaire exaltante et qui puisse, en servant d'exemple à la jeunesse, faire cristalliser ses aspirations et son enthousiasme. Pas d'Hercule, de Guillaume Tell, de Don Quichotte, de Grand Ferré, de Jeanne Hachette ou de Jeanne d'Arc. C'est à peine si, dans la littérature émergente les noms d'Itrimobe, l'ogre niais, et les compères Iko-tofetsy et Imahaka, célèbres pour avoir commis des tours pendables, parfois astucieux, mais souvent méchants. Il n'y a pour ainsi dire pas d'histoire, pas de circonstance historique, pas d'événement commun pour l'ensemble de la population qui fasse vibrer un sentiment unanime et qui soit ressenti comme un repère auquel se référer. Ou plus exactement, il y a un passé semi-historique très mal connu, dominé par les noms de Ramakarakarobe, de Ralambo, d'Andrianampoinimerina, des quatre Andriamisara, de Ranavalona, mais dont on sait qu'en comparaison avec l'histoire des nations européennes, c'était encore la « barbarie ». Puis un passé récent, presque contemporain, auquel sont attachés les noms des reines Tsiomeko et de Binao dans le Nord, de Rahoga et d'Impoinimerina dans le Sud, enfin celui des trois dernières reines d'Imerina et de leur prestigieux Premier Ministre, Rainilaiarivony, période dont certains auteurs merina font, sentimentalement et en dépit des faits, un âge d'or. Enfin, un événement capital, valable pour toute l'île, y compris les îles de Sainte-Marie, de Nosy-Be et le « royaume » tankarana, et salué alors comme un bienfait, c'est la conquête française en 1895. Nous y reviendrons plus loin.

*
**

Pour saisir la mentalité malgache il faut aussi tenir compte des croyances religieuses qui à la fois influent sur elle et en sont l'expression. Il ne peut être question ici d'exposer tout au long ce qui ferait la matière d'un livre entier, mais d'indiquer quelques idées essentielles.

En sus et en dehors des influences islamiques qui n'ont d'effet que dans des aires peu importantes ; en sus et en dehors des formes diverses du christianisme dont nous allons reparler, les croyances malgaches traditionnelles restent vivantes. Floues, diffuses, non systématisées, variables dans leur composition et leurs expressions, ces croyances comportent toujours au moins des composantes qui relèvent du paganisme, du fatalisme, de la magie et du culte des morts.

Avant de voir le contenu de ces croyances, il convient de remarquer que le christianisme, devenu religion officielle de l'Etat merina en 1869, touche, par ses diverses formes ecclésiastiques et de façon fort inégale, près des trois quarts de la population. Conséquence de la conversion de la Cour de Tananarive après 1869, de l'action persévérante des missionnaires par leurs tournées, leurs écoles et leurs internats ou des contacts personnels avec des membres des diverses églises, la christianisation peut aller de l'adhésion totale au crédo d'une confession et à la participation active à la vie paroissiale jusqu'à la connaissance vague de bribes de cantiques et l'usage épisodique de locutions spéciales apprises lors de veillées funèbres, en passant par l'adaptation des mythes bibliques de la création et de la chute. Selon les régions et la confession dominante, l'influence chrétienne se manifesterà par la décoration des intérieurs avec des almanachs ou des images pieuses, la possession d'une Bible, d'un cantique ou d'un chapelet et d'un « Katekizy » et d'une collection de médailles d'aluminium grand format, la récitation de formules stéréotypées ou de longs discours émaillés de clichés, la soumission plus ou moins complète aux directives du clergé local. Ces usages ecclésiastiques se retrouvent même dans certaines sectes païennes où l'on peut remarquer des bougies en place des cierges, de longues prières déclamatoires ; des génuflexions doublées d'une sorte de salut militaire, l'organisation de kermesses avec des tombolas.

De leur côté les cérémonies chrétiennes — messes pour les trépassés, cultes protestants — s'intègrent dans les *famadihana*, ou retournements des morts. Néanmoins, il n'est pas encore trop malaisé de tracer la ligne de contact entre le christianisme européen et les formes plus traditionnellement malgaches des croyances auxquelles nous revenons maintenant.

Nous reparlerons plus loin du paganisme. Le fatalisme, la croyance au destin (*vintana*) est en rapport direct avec l'astrologie entendue comme l'observance des conjonctions de la lune, du soleil et des constellations, à la fois dans le déroulement des mois et des jours. Le fatalisme attribue une valeur différente, une certaine puissance, active ou passive, aux fractions du temps. La force du jour ne serait pas la même selon que le soleil monte ou descend, la force du mois

varierait selon les divisions en trois ou en quatre des quartiers de la lune et, selon la division zodiacale, chaque lune serait plus ou moins bénéfique, plus ou moins propice. Chaque instant serait ainsi affecté d'une triple valeur qui le rendrait convenable ou non pour telle ou telle action. D'après la croyance malgache, les individus seraient eux-mêmes régis, selon leur naissance, par un destin qui pourrait se renforcer s'il est en conjonction, ou au contraire s'amoindrir s'il est en opposition, avec celui de tel autre individu. Il y aurait ainsi des mois, des jours, des heures fastes ou néfastes qui engageraient l'existence des hommes et des femmes.

Ce fatalisme ne joue plus un rôle aussi grand que jadis. Autrefois en effet, les enfants qui naissaient un jour *fady* pour le clan étaient supprimés. Ceux dont le destin était jugé en opposition avec celui d'un de leurs parents étaient abandonnés ou, après avoir été mutilés, étaient éloignés de leur famille. De nos jours, on consulte encore très fréquemment les devins (*mpisikidy*, *mpanandro*) à propos de voyages, de mariages et de toutes sortes d'affaires.

On attribue donc une valeur variable au temps, heures, jours, mois et années. L'espace en est également affecté. L'Est est supérieur à l'Ouest et le Nord au Sud. La direction la meilleure est donc le Nord-Est. C'est pourquoi les maisons, rectangulaires, sont orientées Nord-Sud et le coin Nord-Est est le coin des prières, le coin des ancêtres. Le Nord est la place des hôtes, le Sud-Ouest le coin des volailles. On ne peut donc se coucher n'importe comment et seuls, les sorciers malfaisants, les jeteurs de mauvais sorts, se couchent et sont enterrés, quand ils sont pris et punis, la tête au Sud.

Il ne faut pas sous-estimer l'influence de pareilles croyances, car nous avons vu en France, pendant la dernière guerre, un soldat malgache transporté dans un hôpital refuser les soins et attendre une mort qu'il savait certaine. Le fait d'avoir été étendu sur un lit dont l'orientation était Sud-Ouest, lui donnait la certitude qu'il ne pourrait réchapper de sa blessure.

Cette croyance en l'immutabilité du destin enlève tout ressort et supprime souvent toute combativité. Non seulement les malades attribuent parfois plus de prix au moment où les soins leur sont donnés qu'aux soins eux-mêmes, mais on enregistre aussi de véritables démissions. Si les Malgaches ne se suicident jamais (les cas sont rarissimes), ils se laissent fréquemment mourir ou même renoncent à vivre. Dans deux cas précis, des personnes sont mortes brutalement, d'une maladie inopinée plutôt que d'encourir un échec certain. Un jeune homme mourut peu de jours avant un examen, quand il eut acquis la certitude par un essai, qu'il serait ajourné. Une jeune femme se laissa emporter par une crise d'urémie imprévisible quand elle se trouva devant des responsabilités

qui dépassaient ses capacités à la suite de la nomination de son mari à un poste beaucoup plus important que celui qu'il occupait auparavant et qui ne retentissait que peu sur sa vie de famille. Cette démission, ce refus de vivre est la façon malgache de disparaître sans rendre faux pour autant l'adage « *Mamy ny aina* » (la vie est douce), que le suicide nie.

Le fatalisme, le fait de bénéficier ou de subir un bon ou un mauvais destin, semble seul capable aux yeux de bien des Malgaches d'expliquer des réussites ou des échecs inattendus. Il semble aussi dans un grand nombre de cas fournir la seule explication de l'état de choses existant : les choses sont devenues telles, car elles devaient le devenir ; je suis devenu tel parce que je devais devenir tel (*izany no anjarako*.) Il est certain que cette croyance oblitère le sens moral et confond les notions du bien et du mal, entendues par exemple dans le sens chrétien. Ceci également permet de comprendre l'attrait des jeux de hasard sur certaines couches de la société malgache : courses de chevaux, dés et loteries foraines — et le recours à la divination pour prendre des décisions importantes.

Pourtant il est fréquent que l'on regimbe contre le sort et que l'on cherche à influencer sur lui, en particulier par l'usage de charmes et d'amulettes (*ody* ou *oly*). Petits morceaux de bois, nouets de terre ou de poudres végétales, perles de toutes sortes, ayant chacune un nom et une vertu spécifiques, les *ody* sont très employés et leur puissance très largement admise. Certains chefs de bandes en difficulté avec les gendarmes étaient impavides tant qu'ils portaient sur eux leurs colliers ou leurs sautoirs d'amulettes, mais devenaient tremblants et sans défense quand ils en étaient démunis. La croyance en la protection des charmes distribués par les sorciers (*ombiasy*) fut telle, pendant la révolte de 1947, que des hommes montaient par centaines attaquer, avec leurs seules sagaies, des nids de mitrailleuses, persuadés que les balles se changeraient en eau si elles les atteignaient.

*
**

Une autre composante importante des croyances malgaches est le culte des morts. Laissant de côté le culte des défunts royaux et ses diverses manifestations, nous ne considérerons cet élément que dans la perspective qui nous occupe et dans la mesure où il retentit sur la mentalité.

Nous avons montré ailleurs (1) que le culte des morts familiaux, principalement dans les Hautes Terres, est l'aboutissement actuel de l'évolution, subitement accélérée par la

(1) *Le Bain Royal à Madagascar. Explication de l'ancienne fête nationale malgache par la coutume disparue de la manducation des morts*. Tananarive, Imp. Luthérienne, 240 p., ill.

suppression de la royauté et de la fête nationale qui s'y rapportait, d'anciennes coutumes funéraires dont l'origine semble avoir été la manducation rituelle des défunts. A cet usage funéraire disparu correspondaient des notions connexes de réincarnation, de temps cyclique, dont la croyance actuelle au *today*, au retour des choses, est un reste. De nos jours, sans que personne ose formuler exactement les conceptions courantes sur la situation et l'état des trépassés, l'opinion générale est qu'ils jouissent d'une sorte de survie et qu'ils ont le pouvoir de faire du bien et du mal aux vivants.

La méconnaissance des sentiments qu'ont les défunts pour leurs survivants, la crainte de les offenser engendre la peur. Sauf de rares exceptions les Malgaches sont dominés par la peur (*mavozo*, *matahotra*). C'est une peur inexplicable, inexplicable, diffuse qui fait redouter les revenants (*lolo*), les spectres (*matoatoa*), les esprits mauvais (*angatra*), les jeteurs de sorts (*mpamosavy*, *mpamoriky*) noctambules ou non, les preneurs de cœur (*mpaka fo*) ou de foie (*mpaka aty*), etc. Cette peur angoisse, inhibe, paralyse. Elle est surtout incoercible la nuit. En outre, cette croyance en la puissance des ancêtres, en même temps qu'elle fait redouter leurs malédictions, pousse à rechercher, à capter leurs bénédictions. On prononce secrètement des vœux, on fait des promesses pour que les ancêtres interviennent de telle ou telle manière dans les affaires des vivants. On sollicite leur aide ou leur protection et on en revient à nouveau ainsi à une sorte d'amoralisme, à la confusion du bien et du mal. Une demande, même blâmable, même condamnable, même criminelle, est bénie si elle est exaucée. Elle est bonne. Elle était mauvaise par contre, si elle ne se réalise pas. Le succès devient ainsi un critère de morale. Cette conception de la morale a cependant deux freins : ce sont la tradition et l'observation des interdits édictés par les ancêtres qui ont fixé en détail ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, ce qui est interdit et ce qui est permis ; c'est en outre le contrôle de la société sur les individus qui empêche qu'une personne s'attaque impunément au groupe ou, par sa conduite, lui amène des ennuis ou des difficultés avec d'autres groupes. La contrainte sociale, surtout en milieu christianisé, peut conduire des individus à une sorte d'hypocrisie qui se relâche d'autant plus que ceux-ci sont plus âgés. En effet, autre conséquence du culte des ancêtres, les vieillards sont à peu près libres d'agir à leur guise ; devant prochainement mourir et passer au rang d'ancêtres, ils ne craignent les remontrances de personne.

Les enfants, au contraire, sont tenus dans un réseau serré d'obligations de toutes natures et l'usage leur dicte avec précision la conduite à tenir envers les membres du groupe

auquel ils appartiennent et même, dans une grande mesure, les sentiments qu'ils doivent leur porter : affection, tendresse, indifférence ou animosité selon leurs positions respectives dans la structure familiale ou sociale.

**

La vie quotidienne, en effet, que régissent des habitudes ethniques, encore fort mal connues d'ailleurs, a un retentissement considérable sur la mentalité. Elle commande à bien des comportements et il convient de montrer ici l'importance de la vie sociale.

Nous pouvons affirmer que la mentalité de l'adulte se ressent toujours de l'éducation qu'a reçue le petit enfant. Des exemples illustreront ce que nous voulons dire.

Pour un Tsimihety le monde est bon, aimable, favorable, car, quand il était bébé, il n'a jamais eu faim. Quand il était enfant, dans quelque maison qu'il entrât, il était bien accueilli par des parents ou des alliés, il trouvait un abri et de la nourriture. En dehors d'interdictions absolues, vite apprises, il pouvait faire ce que bon lui semblait. Il ne recevait pas d'ordres et apprenait toutes choses soit au foyer pour les filles, soit dans la petite bande à laquelle il s'agrégeait quand il en avait l'âge, pour les garçons. Libre, protégé, au sein d'un groupe où les enfants sont désirés, le Tsimihety devenu grand part sans appréhension découvrir le monde où il sait qu'il trouvera sa place.

Un Merina croit volontiers que l'univers est redoutable. Elevé dans un village qui conserve encore les vestiges d'anciennes fortifications, il a appris à rester chez soi et à ne pas se hasarder chez des voisins qui le rabrouent. Tout petit, il a appris à avoir peur de tout, de l'obscurité, de la nuit, des esprits, des sorciers, des morts, des étrangers. Il doit consulter le sort avant d'entreprendre la moindre action ou la moindre démarche. Astreint à respecter des règles d'étiquette strictes, il apprend très tôt à ne pas laisser paraître ses sentiments et à exprimer ce que les gens attendent de lui. C'est plein d'appréhension et de rouerie qu'il aborde le monde dont il n'attend que des coups avec l'ambition de le vaincre et de le dominer.

Au Tandroy, le monde apparait hostile ou avare. Comment pourrait-il en être autrement puisque depuis sa naissance il a dû subir des privations ? Presque nu malgré le vent et le froid, mal abrité dans une hutte inconfortable, élevé sans eau, à l'affût incessant d'une nourriture à rapiner, qu'il s'empressait d'engouffrer avant qu'un autre ne la lui vole à son tour, l'enfant tandroy ne mange qu'épisodiquement à sa faim, avec des jours de gavage et de ripaille. Dans cette région d'épines et de cactus où le vol des bœufs est un sport, le

Tandroy est sans cesse sur le qui-vive jusqu'à ce qu'il quitte son pays et découvre que le monde est moins rébarbatif qu'il l'imaginait. Fier de sa force, il vagabonde, joyeux et insouciant.

Le Tanosy émigré, toujours en alerte, craignant d'être chassé du pays qu'il vient de conquérir par force et par ruse, croit le monde régi par la violence. Dans ce groupe les fillettes sont brimées, les femmes n'ont aucun droit. Les grands garçons battent les petits et se battent entre eux. Chacun veut être le plus fort et cherche un plus faible que lui pour s'en persuader. Mais la précarité de l'installation récente, la crainte justifiée des coups de main obligent le groupe à la solidarité contre l'étranger, toujours traité comme un ennemi en puissance.

L'esquisse rapide de ces quatre groupes montre qu'il est indispensable de nuancer tout ce que nous avons dit et dirons encore pour que notre exposé reflète la réalité et ne donne pas un schéma faux. Il y a bien des différences entre l'op-tinisme tsimihety, la méfiance merina, la brutale franchise tandroy, la violence tanosy et nous pourrions ajouter l'insouciance sakalava, l'érotisme tankarana, la résignation mahafaly, la placidité betsileo, le traditionalisme temoro, l'âpreté tesaka pour ne citer que ces quelques groupes parmi les deux douzaines qui constituent la population malgache (1).

Mais toujours, dans n'importe lequel de ces groupes, l'insertion des individus, sauf de rares exceptions, est forte. Chacun se sent faire partie intime du groupe. Rarement quelqu'un est appelé par son nom. On emploie de préférence un nom d'honneur (*anaram-panajana*) qui le situe dans la famille. Ces noms sont toujours du type : fils ou petit-fils d'Untel ou aîné ou cadet d'Un tel, époux ou épouse d'Un tel, puis, père ou mère d'Un tel et en même temps aussi, oncle maternel d'Un tel. Ceci est un aspect de la sociabilité qui se traduit par le désir de se sentir près du groupe ou en relation avec lui et, comme dit le proverbe : « Les morts aiment à être nombreux, à combien plus forte raison les vivants. (*Ny maty te-ho maro mainka fa ny velona*). »

Ce besoin d'être lié aux autres, de ne pas se sentir isolé, se traduit en Imerina (2) par l'existence d'innombrables associations, sur la base des clans ou des lignages qui groupent pour des fêtes et l'entretien des tombeaux, les descendants

(1) cf. L. Molet. *Nomenclature des groupes ethniques à Madagascar*, avec croquis des limites ethnographiques, in *Bulletin de Madagascar* (n° 129, pp. 162-169) Tananarive. Février 1957.

(2) L'Imerina (pays des Merina) est une province de l'intérieur de Madagascar qui s'étend sur une bonne partie du massif central. Elle a pour capitale Tananarive qui est en même temps, comme chacun sait, la capitale générale de l'île. (N.D.L.R.).

vrais ou adoptifs de l'éponyme. Sur les côtes, ces associations prennent la forme de ligues d'enterrement. Les membres se promettent de s'assurer mutuellement des obsèques décentes. Le solitaire n'existe pas. L'individu n'est à l'aise qu'au sein du groupe et dans ce groupe chacun se doit d'être semblable aux autres et de ne se distinguer en rien : même coiffure, même costume, même écharpe. La foule est uniforme et monotone. Ce conformisme joue également dans la parole et les discours. Les expressions les meilleures, les plus prisées, sont les clichés parfaits, les dictons, les proverbes, les tournures tellement usuelles qu'elles comportent des séries de contractions, qu'elles sont comme usées et abrégées. L'individualisme, la singularité ne sont pas de mise et ne deviennent possibles que collectivement, à l'échelon du groupe entier, et sous la forme que nous avons déjà décrite sous le terme d'esprit de clocher. Il arrive même, comme chez les Temoro, que le groupe organise minutieusement un moyen de ramener dans le rang les personnalités ou les familles qui par leurs ressources risqueraient de s'élever au-dessus de la masse (1).

*
**

L'attitude malgache devant le fait colonial nous semble avoir très profondément évolué et on ne saurait trop le souligner.

Le Royaume méridional avait tenté d'instaurer son hégémonie sur l'ensemble des populations de l'île et, vers 1890, à la suite d'un long effort persévérant, il y était arrivé pour les trois-quarts environ. Mais malgré la poigne du Premier Ministre Rainilaiarivony, le royaume et les territoires conquis étaient dans une grande incohérence et une pitoyable pénurie financière. Le joug de la Cour de Tananarive paraissait lourd et la conquête française en 1895 fut saluée, tant par les sujets merina que par les « Côtiers », comme une véritable délivrance.

En réalité, ce fut un bouleversement. L'exil de la Reine Ranavalona III et du Premier Ministre à Alger, la suppression de l'esclavage, certaine propagande cléricale, l'installation progressive d'une administration efficace, ébranlèrent très profondément la société. Presque sans exception, tous les Malgaches se soumièrent rapidement et donnèrent maintes preuves de loyalisme. En 1929, les plus nationalistes d'entre eux demandaient la « départementalisation » de l'île. Les lourdes erreurs commises après la dernière guerre, alors que l'ensemble des pays colonisés commençaient à se dégager des

(1) Cf. Molet (L.). *La cérémonie d'intronisation à Madagascar et ses implications économiques* in *Cahiers internationaux de Sociologie*. Vol. XXIV, p. 80-87. Paris, P.U.F., 1958.

liens d'assujettissement aux métropoles, provoquèrent un climat propice pour une révolte qui, entre 1947 et 1948, fit des centaines de milliers de victimes. Depuis la conquête, la présence française était souvent ressentie comme une occupation étrangère. A tort ou à raison, les Malgaches croyaient ne pas pouvoir accéder aux postes importants dans leur pays ; les lettrés revenant de France ne trouvaient pas les places auxquelles ils croyaient pouvoir prétendre. En un mot, l'avenir leur paraissait bouché, sans présenter le moindre espoir d'amélioration. Ce sentiment de totale impuissance, après l'échec de 1948, les fit se tourner vers le passé comme vers un Paradis perdu. Les années de la royauté leur apparaissaient, idéalement transfigurées, comme un âge d'or révolu. Et cette démarche était d'autant plus naturelle qu'elle s'inscrivait dans la ligne du retour au passé, familière au culte des ancêtres. Ne pouvant ou n'osant regarder vers l'avenir qui paraissait sans issue, l'esprit malgache s'évadait vers le jadis transfiguré.

La très récente législation amorcée en 1956, en dégagant de nombreuses possibilités pour les Malgaches et en les faisant participer largement à la gestion politique de leurs propres affaires, constituera une nouvelle orientation, dont il est encore trop tôt pour parler. (1)

Pour nous en tenir aux faits observés avant 1947, la situation coloniale avait créé des classes sociales basées à la fois sur la race et la situation économique. Par définition les Blancs devaient occuper les postes de commandement et de responsabilité et les Malgaches n'avaient accès qu'aux emplois subalternes. A la fois cause et effet, le racisme sous-jacent à cette organisation sociale joua dans les deux milieux et durcit certaines positions. Néanmoins, malgré quelques tentatives pour exalter le « sang malgache », le racisme ne fut jamais virulent dans l'île ni d'un côté ni de l'autre.

Avant de nous détourner de cette situation provoquée par le fait colonial, il convient à nouveau de nuancer légèrement. A côté des Malgaches qui, totalement loyalistes, s'associent aux Français sans restriction ni réserve, d'autres sont plus réticents. Ils supportent avec impatience la suprématie française dans des domaines d'où ils se croient injustement exclus. D'autres enfin, qui avaient salué les Français comme des libérateurs venus les débarrasser de la tutelle merina, n'ont jamais accepté non plus tout à fait la tutelle française. Particularistes, sans aucun désir de progrès, pour ne pas dire rétrogrades, ils prétendent se réfugier derrière l'autorité

(1) Cet article était déjà chez l'imprimeur quand fut proclamée, le 14 octobre 1958, la République Malgache, et abrogée, le 15 octobre 1958, la loi d'annexion du 6 Août 1896. (N. de l'A.).

quasi-inexistante, mais commode dans ces cas-là, de leurs princes ou princesses pour supporter passivement les ordres que leur donne l'Administration.

*
**

Ce dernier trait caractérise surtout certaines populations du Nord et de l'Ouest, mais nous oblige à nous rappeler que la population malgache est surtout rurale, dans une proportion supérieure à 85 pour cent. Ce genre de vie a un retentissement considérable sur la mentalité.

Dans l'ensemble d'une population, les ruraux sont les plus sensibles aux phénomènes naturels. Les Malgaches, nous l'avons dit plus haut, tiennent compte de la valeur astrologique des heures, des mois, des jours et des années ; mais les ruraux plus que tous suivent ces rythmes naturels. Levés avec le soleil, ils rentrent chez eux quand celui-ci se couche. Les gardiens de bœufs sont appelés : *mpanarak'andro*, (ceux qui suivent le jour). Les soirées de lune sont l'occasion de longues veillées. Le déroulement des saisons conditionne les cultures et la nourriture quotidienne. Après les bombances de la moisson vient la difficile période de la « soudure » où les habitudes de cueillette et de recherche de racines et de fruits sauvages reviennent plus ou moins.

Ces ruraux, ces éleveurs, ces cultivateurs, sont des paysans, des *pagani* et l'on ne peut s'étonner s'ils sont effectivement païens, anxieux des phénomènes atmosphériques — pluie, vent, foudre ou grêle — dont dépendent leurs récoltes ou la subsistance de leurs troupeaux. C'est le sentiment de dépendre étroitement des forces de la nature qui les pousse à contracter des alliances avec les obscures divinités de l'air, de la terre ou de l'eau. Ils essaient de s'en défendre ou de se les rendre favorables par des rites, des offrandes ou des sacrifices. Ce paganisme trouve son expression non seulement dans les pierres ointes de miel, les aspersions d'alcool, mais dans les cultes agraires célébrés une ou deux fois par an et au cours desquels un ou plusieurs bœufs sont purifiés, consacrés puis abattus, partagés et consommés par les assistants.

Ces ruraux encore, en contact direct avec la nature, ont une tournure d'esprit concrète, qui ne dégage pas encore très bien l'essence de la chose, qui n'abstrait pas facilement les idées ni les sentiments. Sans ignorer la notion fondamentale, ils tiennent à la spécifier. L'eau (*rano*) sera de l'eau de pluie, de l'eau douce, ou de l'eau de mer. On ne mange pas, mais on mange du riz, de la viande ou son repas et si le complément d'un verbe transitif reste trop indéterminé, on y

supplée par le mot « chose » *mahita raha, mahita zavatra*, voir quelque chose.

C'est ce même besoin de concrétiser qui provoque un si grand nombre de proverbes. Parlant d'ingratitude, on citera aussitôt celui-ci : « On ne repousse pas du pied la pirogue avec laquelle on vient de traverser ». Etre généreux, c'est avoir la main large. Etre dans l'embarras, c'est être comme « le hérisson qui grimpe sur une pierre et ne sait par quel chemin s'en aller » *sokina nanani-batotapi-dalan-kaleha*. Et tous ces proverbes sont des exemples concrets relevés dans la vie quotidienne, aux champs ou dans la forêt, dans la case familiale où toutes choses sont disposées à leurs places traditionnelles.

Les ruraux, enfin, sont traditionalistes. Ils vivent heureux, l'esprit tranquille dans leur cadre habituel qui ne change qu'avec les saisons. Ils ont des coutumes, des recettes léguées par les ancêtres qui les avaient adoptées, adaptées, éprouvées et dont les effets sont connus et sûrs. Cet ensemble d'habitudes constitue une routine dont les vieux ne s'écartent jamais volontiers et que les jeunes respectent et sont contraints de suivre. Car tout ce qui est ancien est bon, valable et bénéfique et, à l'inverse, tout ce qui est nouveau est inconnu, donc chargé de danger potentiel. La seule conduite convenable est la méfiance et la circonspection. Ce n'est que timidement, à l'écart, à la dérobée, que sont essayées les plantes, les techniques nouvelles. Les échecs sont enregistrés et publiés et comptent pour l'avenir. C'est aussi avec appréhension que sont subis de nouveaux contacts. Les paysans ne se livrent pas au premier venu et restent longtemps sur leur quant à soi. Les Malgaches ruraux sont vis-à-vis des Européens citadins pleins de réserve et très fermés.

Cette méfiance à l'égard des Européens vient aussi de ce qu'ils représentent souvent l'Administration, et qu'ils ont un comportement qui sort fréquemment des normes malgaches. Que les Malgaches soient toujours sur la défensive à propos de l'Administration est très compréhensible, car le mot *Fanjakana* correspond pour eux, avant tout, à des obligations ou des interdictions désagréables : impôts, relativement lourds compte tenu de leurs ressources monétaires ; corvées diverses ; convocations ; interdiction de brûler les collines ou la forêt ; obligation d'entretenir les cases, de tenir propres les villages ; interdiction de brûler une case où a reposé un mort ; obligation de planter telle variété de café ou de riz ; interdiction de distiller de l'alcool de bouche, de planter du tabac pour la consommation personnelle, d'utiliser les collets pour capturer les pintades, etc. Il est vrai aussi que le *Fanjakana*, c'est aussi l'assistance médicale gratuite, l'école, la destruction

des criquets par des équipes anti-acridiennes, les ponts et les bacs sur les grandes rivières, etc. Toutefois le Fanjakána suscite toujours de la méfiance, surtout quand il prétend s'immiscer dans les affaires rurales. La leçon des années 1946-48 est encore toute fraîche où l'on a vu les affiliés aux partis politiques officiellement reconnus ou patronnés, être jetés en prison ou déportés. Il est difficile de comprendre ce que peut avoir de tellement différent une coopérative, ou une association de planteurs. De plus le Fanjakána, dans les années 42-44, a donné bien d'autres preuves de versatilité en exaltant des chefs successifs pour presque aussitôt les vouer aux gémonies. Un proverbe tsimihety caractérise bien l'opinion courante quant à l'Administration : « chaude un jour, froide le lendemain ». L'Administration a ses représentants malgaches, mais elle s'incarne surtout aux yeux des ruraux dans les Européens chargés des divers services : gendarmes, inspecteurs des forêts, administrateurs, magistrats, qui ne parlent pas la langue locale et semblent jouir d'une autorité totale et sans recours. On s'adresse donc à eux comme à des divinités aux réactions imprévisibles qu'on désire se concilier.

Les autres Blancs sont souvent moins imposants, plus maniables, mais pourtant, par leurs accointances avec les administratifs, ils peuvent être extrêmement redoutables. Chacun, dans la brousse ou dans la forêt, connaît bon nombre d'exemples d'accaparement de terres, d'évictions, et le temps des réquisitions de main d'œuvre au profit des colons n'est pas si ancien qu'il soit déjà oublié. De plus, les Blancs, les *Vahaza*, ne manifestent aucun respect pour la coutume, pour les croyances communes, ne savent pas entrer, même par mariage, dans un système de parenté ni d'alliance. Ils ne font jamais que passer rapidement.

Les seuls Européens qui bénéficient d'un préjugé favorable, qu'ils savent ou non entretenir, sont les Grecs, généralement commerçants, les missionnaires et certains agents de services techniques (agriculture, élevage), qui ont su gagner la confiance des paysans auprès desquels ils ont été placés pour agir.

* *

Si notre esquisse s'arrêtait là, elle pourrait paraître sévère. Elle serait surtout incomplète et de ce fait, fautive ; car, après avoir considéré le présent en tenant compte du passé, il faut essayer de se tourner vers l'avenir. Et il est d'autant plus légitime de le faire que, comme nous l'avons déjà indiqué, les conditions politiques viennent de subir de très notables changements qui ne peuvent manquer de retentir sur les idées et le comportement malgaches.

La possibilité pour les Malgaches d'agir sur la politique

de leur pays et d'intervenir efficacement dans leurs propres affaires modifie considérablement leur vision du monde et, en ranimant leur espérance, revigore leur courage pour faire face aux événements.

Leur avenir, en effet, est plein de promesses. Pour la mémoire, l'intelligence, la persévérance, le sens de la compétition, les Malgaches sont aussi bien partagés que quiconque. C'est ce dont témoignent les résultats obtenus par les élèves des lycées, les étudiants de Facultés, placés dans des conditions identiques aux Français, avec le handicap supplémentaire d'avoir à s'exprimer dans une langue autre que leur langue maternelle. Les réussites de Malgaches dans la plupart des branches de l'activité humaine, administration, commerce, droit, enseignement, médecine, pharmacie, recherche, etc., ne se comptent plus et iront toujours en se multipliant. Et les contacts avec l'extérieur, subis au début, puis souhaités et maintenant recherchés, ne peuvent être que profitables.

Tout d'abord le christianisme, dont l'introduction est déjà plus que centenaire, peut présenter une chance essentielle. Ayant précédé ou accompagnant maintenant les autres formes de la civilisation européenne occidentale, il propose une nouvelle, une autre conception du monde, une métaphysique, une cosmogonie, une éthique fondées sur des principes qui, plus ou moins consciemment, sous-tendent la civilisation occidentale. Le christianisme qui rassemble déjà un quart de la population, devrait aider les différents groupes malgaches à prendre conscience de leur unité, tout en s'insérant harmonieusement dans le reste du monde. Le christianisme qui devrait supprimer ou au moins atténuer les notions de castes ou de classes sociales, émietter radicalement le racisme, devrait également donner une autre orientation aux croyances malgaches, spécialement en les détournant de la contemplation des morts et des soins stériles donnés aux tombeaux au profit de la jeunesse et des enfants pour lesquels, seuls, il conviendrait de consentir les plus grands sacrifices. En insistant sur le rôle primordial que pourrait jouer le christianisme à Madagascar nous pensons davantage à un christianisme théorique et plus ou moins historique qu'aux formes ecclésiastiques qu'il revêt présentement. Nous pensons que ces formes devront être dépassées pour donner naissance à une forme originale et nouvelle qui correspondra au génie malgache.

La nécessité d'une théologie ou au moins d'une métaphysique rénovée nous semble impérieuse pour ce peuple très profondément religieux qui se trouve en contact brutal et forcé avec une civilisation qui se prétend et souvent veut être franchement matérialiste.

Avec cette seule réserve, nous croyons que ce contact doit

être bienfaisant. Moins souhaitée que subie, tout au moins dans les campagnes, l'influence européenne devrait être favorable. La civilisation occidentale vient féconder la civilisation malgache actuelle et dans un avenir plus ou moins lointain, une nouvelle civilisation devrait s'épanouir qui allierait la douceur et la sensibilité malgaches à la vigueur et à l'insatisfaction occidentales.

On doit d'autant plus s'y attendre que l'histoire donne de nombreux exemples de tels phénomènes dans des périodes et dans des lieux fort différents. L'occupation prolongée de la Gaule par les Romains a posé les fondements de la France médiévale. Les bouleversements causés par les Croisades ont permis l'épanouissement de la Renaissance et de la Réforme et l'élargissement de l'Oecumène occidental. L'essor prodigieux du Japon à la fin du XIX^e siècle est dû à son assimilation rapide de la culture occidentale, sans qu'il reniât en rien ses caractéristiques nationales. Les grands états actuels tiennent leur puissance d'avoir su fondre dans leurs creusets nationaux les virtualités des peuples qu'ils ont accueillis ou intégrés.

Nul doute que Madagascar, qui avait déjà su bénéficier d'emprunts à l'Angleterre et à la France, ne continue à assimiler ce qui lui convient de la culture française et, à travers elle, de la civilisation occidentale, pour élaborer une forme inédite et remarquable de société vraiment humaine.

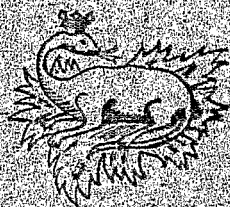
Louis MOLET.

REVUE

DE

PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

Publiée avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



14^{me} ANNÉE — N° 1

1^{er} TRIMESTRE 1959

21 MAI 1959

Sommaire

DUC DE BAENA

Le bonheur, tel qu'on le comprend
en Espagne et en Suisse.

Franziska BAUMGARTEN-TRAMER.

Naissance de « l'Homo Technicus »
en Russie.

Louis MOLET

Esquisse de la mentalité malgache.
Les principales populations malga-
ches.

Nina EPTON

Sectes et danses extatiques de « dé-
passement » chez les Musulmans
de Java.

G. BOIS, E. CALLOT, E. LUDO-
VICY, Y.-D. MIROGLIO, R.
RANDEGGER

Bibliographie critique.

R. RANDEGGER

La revue tunisienne IBLA.

Dictionnaire des Populations. — Projets d'articles sur les Tyroliens,
les Slovènes et les Valdôtains.

INSTITUT HAVRAIS DE SOCIOLOGIE ECONOMIQUE
ET DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES